

An Nahar (traduction de l'arabe) - *Samir Atallah*

24 octobre 2018

## MAIS QUELLE PATRIE ?

Michel Chiha a brossé un tableau du Liban semblable à l'image qu'Antoine de Saint-Exupéry a dressée du Petit Prince, une des œuvres françaises les plus célèbres : optimiste, souriant et débordant de vitalité. Mais ni l'auteur du Petit Prince ni le partisan du Grand Liban n'étaient conscients d'avoir dessiné leur image sur le sable.

Le sable est fragile. Le sable est trompeur. La moindre brise l'emporte, le projette. Le plus souvent à l'autre bout. La langue de Michel Chiha était comme celle de Saint-Exupéry : elle regorgeait de précision et abondait d'élégance. Les sentiments épurés par l'esprit et l'esprit contrôlé par la conscience.

Michel Chiha était, avant toute chose, en quête d'une patrie pour lui-même. Minoritaire inquiet, il était parfaitement conscient de l'instabilité qui régnait en Orient. Il a imaginé un pays dépourvu d'inquiétudes, à l'abri des cauchemars. Il a rêvé d'un lopin de terre qui vivrait de sa beauté, un petit bout de pays qui offrirait à ses habitants la mer à perte de vue, comme au temps de la pourpre. Et comme la terre était petite et les convoitises possibles, Chiha a voulu remplacer la modicité de la terre par la grandeur du rêve. Il a imaginé les Libanais comme une catégorie de gens honnêtes qui se prémuniraient contre la tentation étrangère grâce au besoin qu'ils auraient les uns des autres et à leur volonté de protéger leur pays contre les flatteries du diable, prononcées toujours avec les mots des anges.

C'est pour cette raison que le Liban politique lui a paru attrayant et possible. Sur papier, l'État semblait convaincant et le régime exemplaire. Une harmonie confessionnelle et culturelle, doublée d'une liberté grisante dans la politique, la presse et les arts. Dans cette langue épurée qu'utilisait Chiha dans ses écrits, ainsi que ses disciples et les penseurs après lui, le Libanais fut doté des traits et de la gentillesse apparente du Petit Prince. Il y eut égalité de tous devant la loi, ni dominant ni dominé, ni ignorant ni prétentieux. Le Liban de Chiha était un dialogue entre l'État et le peuple, ou entre les gens eux-mêmes, à l'instar de Takieddine el-Solh, Philippe Takla, Béchara el-Khoury, Hamid Frangié et autres personnes fortement attachées à la noblesse des prestations politiques et à l'art de s'exprimer.

Chiha, sa génération, ainsi que ses disciples après lui, se sont inspirés des grands penseurs à travers le monde afin de polir l'image du Liban et de la rendre la plus satisfaisante possible, de manière à faire barrage aux hargneux, aux indiscrets et aux insensibles.

Nous avons le regret de vous annoncer que l'ère Michel Chiha est désormais révolue. Elle n'est plus de mise aujourd'hui. Le temps ne prend pas fin une seule fois. Et le bien, aussi tenu soit-il, poursuit inlassablement sa lutte. Mais il est grand temps pour nous de comprendre que cette formule ingénieuse n'a plus lieu d'exister maintenant que la grossièreté psychologique et la rhétorique se sont dotées de l'immunité de la littérature et de la protection des penseurs.

Mais l'écrivaine Dalal el-Bizri refuse de céder à cette innovation dans la violence verbale. Elle considère l'élection de Miss Liban comme une « oasis arrachée à son environnement ». Mais de quel environnement parlons-nous ?

« Le Liban a désormais perdu toutes ses ressources et, plus encore, on pourrait incontestablement le qualifier de patrie de la laideur. Ses sources se sont asséchées, ses puits sont désormais taris, les poubelles affluent dans ses rivières, son électricité est aux mains des mafias, ses routes sont dépourvues de chaussées et de trottoirs, l'odeur pestilentielle du mazout, ainsi que des ordures anciennes et nouvelles empestent son air. Des tumultes et des bavardages pour rien, des bords de mer immondes pleins de bactéries et de carcasses de vaches, des rivages privatisés, dont l'accès est interdit aux gens de la classe moyenne. Ses plages et ses eaux ont été saisies par des promoteurs puissants, chacun d'eux étant protégé par un des partis au pouvoir. Des montagnes dévorées par d'autres promoteurs tout aussi puissants. La verdure disparaît petit à petit, laissant progressivement place à du béton fragile et lugubre. La pollution s'empare de la vue, de l'ouïe, de l'odorat... Le Liban ? La laideur s'est infiltrée jusque dans son esprit. Mensonges, cupidité, querelles et corruption le rongent jusqu'à la moelle ; chantage, méfiance, concurrence et cette grossièreté dans les paroles et le comportement qui gagne du terrain. Le tout à un rythme d'une infinie monotonie. Le tout dans le but de détruire l'âme du Liban par la laideur. C'est là une arme massive des plus monstrueuses pour le moins que l'on puisse dire. »

Entre l'image tant espérée que Chiha a dressée, celle de la droite éclairée et éclairante, et la photographie que nous expose une dame de la gauche vaincue, nous remarquons l'ampleur de la destruction qui a suivi cette expérience. J'ignore quel système nous devons rechercher. Peut-être que nous n'en sommes pas dignes. Aucune constitution ne pourrait dompter nos abus. Aucune réconciliation ne pourrait nous apprivoiser. Aucune entente ne pourrait mettre fin à cet état d'alerte. L'État du Grand Liban ne pourrait survivre face à des cœurs fermés, de petits nombres, de petites disparités. Nous devons observer cette réalité et nous taire. Ce pays a perdu tout lien avec lui-même. Les années qui se sont écoulées ont fait perdre à la République le lien qu'elle avait avec la patrie. Plus rien ne sert dans cette fin des temps.

On ne pourrait faire porter la responsabilité à un seul homme, ni même à un gouvernement ou à un mandat bien précis. La responsabilité incombe à ce comportement général déviant que nous avons considéré normal. La responsabilité incombe à cette société qui a accepté qu'on érige une université entre deux épiceries, après que le pays a été le phare universitaire de l'Orient. La responsabilité incombe à cette société qui a accepté que son « courant patriotique » s'empare du milieu des affaires, après que le Liban a été le carrefour commercial de l'Orient. Une société qui consent aujourd'hui à la disparition de la presse après que le Liban a été le pionnier des médias dans toute la région.

Nous avons le regret de vous annoncer le trépas de l'ère Michel Chiha qui était un des plus grands intellectuels et hommes sensés en Orient. Il a voulu, grâce à sa connaissance approfondie des conditions de vie des populations et des perspectives des nations, nous offrir une patrie pacifique. Une patrie que nous avons insultée, massacrée sans ciller, sans même daigner nous retourner. Nous ne remarquons même plus les changements. Nous sommes

apathiques face à l'échec et à l'aliénation. Nous nous sommes habitués au manque d'éthique. Nous avons accepté l'idée que les portefeuilles sont plus importants que les hommes. Un gouvernement que personne n'attend à part les gens au pouvoir. Aucun pauvre, aucun industriel, aucun investisseur, aucun chômeur. Une patrie de gens qui craignent pour leur avenir et de gens déstabilisés dans leur quotidien. Une époque où l'éloquence et quelques traits d'humour suffisaient à endormir le peuple. À l'ère Michel Chiha, parole et patrie étaient inextricablement liées. Cette ère est désormais révolue.

Rafic Hariri a déployé tous les efforts possibles pour devenir un partenaire clé dans les politiques libanaises et arabes. Sa persévérance, son dynamisme, son argent ainsi que ses relations arabes et internationales l'ont conduit à percuter le dernier mur. Il a poussé le poste de Premier ministre au plus loin que la conjoncture et les données le permettaient.

Saad Hariri était aussi éloigné de la politique que son père en était imprégné. Le destin, et non l'envie, l'a poussé à mettre à exécution un testament dont il ignorait tout. Rafic Hariri était en route vers Baabda lorsqu'il a entendu à la radio qu'on lui mettrait des bâtons dans les roues. Il a donc rebroussé chemin et est revenu à Koraytem pour annoncer sa démission.

Saad Hariri est prisonnier du testament. Il voit les obstacles mais prétend qu'ils n'existent pas. Tout le monde a pris part à la prise de décision dont lui était chargé. Tout le monde a imposé ses conditions. Il croyait former son gouvernement avant de se rendre compte que chaque ministre est de la taille du pays et chaque portefeuille de la taille de la nation.

Dans un dernier entretien, Rafic Hariri m'a confié ce qui suit : « Je ne veux pas de dynastie. Je m'appête à prendre la retraite. J'ai déjà fait tout ce que qu'il est possible de faire en politique. J'ai donné. Bahaa est à Genève et ne veut pas rentrer au pays. Saad est en Arabie, il gère les affaires familiales. Pour lui, la politique n'est que casse-tête et perte de temps. »

Tout au long du dernier processus de formation du gouvernement, je pensais de tout cœur à Saad Hariri et à sa bonté. Lorsque je m'enquerais de ses projets, il me répétait sans cesse : « La famille et les enfants me manquent. Je ne les vois pas. » Je me demande ce qu'Abou Houssam aurait fait dans ce jardin d'enfants si ce n'était pour ce testament dont il est prisonnier. On paye un lourd tribut pour sa filiation.

## BUT WHAT HOMELAND?

Michel Chiha painted a picture of Lebanon similar to the image that Antoine de Saint-Exupéry drew for *The Little Prince*, one of the most famous French works: optimistic, smiling and brimming with vitality. But neither the author of *The Little Prince* nor the partisan of a Greater Lebanon were aware of having drawn their image on the sand.

The sand is frail. The sand is deceiving. The slightest breeze carries it, projects it; most often to the other end. The language of Michel Chiha was like that of Saint-Exupéry: it was full of

precision and abounded with elegance. Feelings purified by the mind and mind controlled by consciousness.

Michel Chiha was, first and foremost, in search of a homeland for himself. As the member of a worried minority, he was perfectly aware of the instability that prevailed in the East. He imagined a country devoid of worry, safe from nightmares. He dreamed of a piece of land that would live by its beauty, a small piece of land that would offer its inhabitants the sea as far as the eye could see, as in the time of the purple. And as the land was small and coveted, Chiha wanted to replace the smallness of the land with the grandeur of the dream. He imagined the Lebanese as a category of honest people who would guard against foreign temptation because of the need they would have for each other and their will to protect their country against the flatteries of the devil, that always come uttered with the words of angels.

It is for this reason that political Lebanon seemed to him both attractive and possible. On paper, the state he envisioned seemed convincing and the regime exemplary. A sectarian and cultural harmony, coupled with an exhilarating freedom in politics, the media and the arts. In this refined language that Chiha used in his writings, followed by his disciples and thinkers after him, the Lebanese was endowed with the traits and apparent kindness of The Little Prince. There was equality of all before the law, neither dominant nor dominated, neither ignorant nor pretentious. Chiha's Lebanon was a dialogue between the state and the people, or between the people themselves, like Takieddine el-Solh, Philippe Takla, Bechara el-Khoury, Hamid Frangie and other people strongly attached to the nobility of political involvement and the art of expressing oneself.

Chiha, his generation, as well as his followers after him, have been inspired by great thinkers around the world to polish the image of Lebanon and make it as satisfying as possible, so as to block the way to the fractious, the indiscreet and the insensitive.

We regret to announce that the era Michel Chiha is now over. It is no longer appropriate today. Time does not end once. And the good, as tenuous as it is, continues tirelessly to struggle. But it is high time for us to understand that this ingenious formula no longer exists now that psychological rudeness and gross rhetoric have been endowed with the immunity of literature and the protection of thinkers. But the writer Dalal el-Bizri refuses to give in to this innovation in verbal violence. She considers the election of Miss Lebanon as an "oasis torn from its environment". But what environment are we talking about?

"Lebanon has now lost all its resources and, more than that, it could undeniably be called the homeland of ugliness. Its springs have withered, its wells are dried up, trash pours into its rivers, its electricity is in the hands of mafias, its roads are devoid of roadways and sidewalks, the stench of fuel oil, as well as old and new garbage stinks the air. Tussles and chatter for nothing, filthy seashore full of bacteria and cow carcasses, privatized shores, whose access is forbidden to people of middle income. Its beaches and waters have been seized by powerful developers, each of them protected by one of the ruling parties. Mountains are devoured by other equally powerful developers. The greenery disappears little by little, gradually giving way to fragile and gloomy concrete. Pollution takes hold of sight, hearing, smell ... Lebanon?

The ugliness has penetrated into its mind. Lies, greed, quarrels and corruption gnaw it to the marrow; blackmail, mistrust, competition and this rudeness in words and behavior that is gaining ground...All at an infinitely monotonous pace... All in order to destroy the soul of Lebanon by ugliness. This is a weapon of massive destruction of the most monstrous type to say the least. "

Between the image so sought after by Chiha -- that of the enlightened and enlightening right - - and the picture that a lady from the vanquished left shows us, we notice the extent of the destruction that followed this experience. I do not know what system we have to look for. Maybe we are not worthy of it. No constitution could tame our abuses. No reconciliation could tame us. No agreement could put an end to this state of alert. The State of Greater Lebanon cannot survive in the face of closed hearts, small numbers, small disparities. We must take into account this reality and keep quiet. This country has lost all ties with itself. The years that have elapsed have caused the Republic to lose its connection with the homeland. Nothing could be of use anymore in this end of time.

We cannot blame a single man, or even a government or a specific mandate. The responsibility lies with this deviant general behavior that we have considered normal. The responsibility lies with this society that has agreed to set up a university between two grocery stores after the country had been the lighthouse of higher education in the East. The responsibility lies with this society which has accepted that its "patriotic movement" takes over its business world, after Lebanon had been the trading center of the East. A society that today consents to the disappearance of the press after Lebanon had been the media pioneer in the entire region.

We regret to announce the passing of the era of Michel Chiha who was one of the greatest intellectuals and sensible men in the East. Thanks to his thorough knowledge of the living conditions of the people and the perspectives of nations, he wanted to offer us a peaceful homeland. A homeland that we have insulted, massacred without blinking, without even deigning to look back. We do not even notice the changes anymore. We are apathetic to failure and alienation. We have become accustomed to the lack of ethics. We have accepted the idea that portfolios are more important than men...A government that nobody expects except the people in power. No poor, no industrialist, no investor, no unemployed. A homeland of people who fear for their future and of people undermined in their daily lives... A time when fluency and some humorous traits are enough to lull the people to sleep. In the era of Michel Chiha, word and homeland were inextricably linked. This era is now over.

Rafic Hariri has made every effort to become a key partner in Lebanese and Arab politics. His perseverance, his dynamism, his money as well as his Arab and international relations led him to hit the last wall. He pushed the position of Prime Minister as far as the situation permitted.

Saad Hariri was as far from politics as his father was impregnated with it. Fate, and not envy, drove him to carry out a will he knew nothing about. Rafic Hariri was on his way to Baabda

when he heard on the radio that there were plans to throw a spoke in his wheels. He turned back and returned to Koraytem to announce his resignation.

Saad Hariri is a prisoner of the will. He sees the obstacles but claims that they do not exist. Everyone took part in the decision-making process. Everyone imposed his conditions. He thought he was forming his government before realizing that every minister is the size of the country and every wallet the size of the nation.

In a last interview, Rafic Hariri told me: "I do not want a dynasty. I am about to retire. I have done everything I can in politics. I gave. Bahaa is in Geneva and does not want to come home. Saad is in Arabia, he manages the family affairs. For him, politics is only a puzzle and a waste of time. "

Throughout the last government formation process, I wholeheartedly thought of Saad Hariri and his kindness. When I inquired about his plans he kept telling me, "I miss the family and the children. I do not see them". I wonder what Abu Houssam would have done in this kindergarten if it were not for this testament that binds him. One pays a heavy tribute for one's filiations.